

Alliance de recherche universités-communautés
sur les identités francophones de l'Ouest canadien



Community-University Research Alliance on
Francophone Identities in Western Canada

VARIATION
DU FRANÇAIS

CONTRIBUTION DU THÉÂTRE

CULTURE
MÉDIATIQUE

RECHERCHE

Quand recherche rime avec communauté



RAYMONDE GAGNÉ,
RECTRICE
UNIVERSITÉ DE SAINT-BONIFACE



GABOR CSEPREGI,
VICE-RECTEUR À L'ENSEIGNEMENT
ET À LA RECHERCHE

Le programme multidisciplinaire de l'ARUC-IFO a démontré l'importance des universités francophones pour les communautés linguistiques en situation minoritaire. Les travaux de recherches qui y sont faits participent grandement au dynamisme des communautés francophones, tout en permettant d'accroître les connaissances essentielles à la survie de l'héritage culturel.

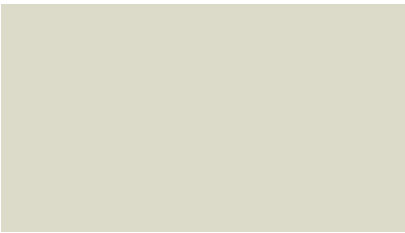
L'Université de Saint-Boniface compte sur l'expertise des enseignantes et enseignants dévoués et expérimentés, qui ont à cœur de participer à la renommée de l'institution

franco-manitobaine. Que ce soit par la publication d'un livre, d'un article, par la participation à un colloque ou événement avec la communauté, ou encore dans le cadre d'un cours, ils et elles ont l'occasion de briller parmi les meilleurs en présentant et en publiant les fruits de leur recherche.

Nous sommes fiers de nombreux accomplissements et succès des chercheuses et chercheurs de notre université. Leur travaux de recherche apportent beaucoup à la communauté franco-manitobaine, et la font rayonner avec éclat partout dans le monde.

Étude de la variation du français dans l’Ouest

Recherche



SANDRINE HALLION.

Le français : une langue de variétés

Depuis cinq ans, l’ARUC-IFO se penche sur la variation du français dans l’Ouest canadien et ses pratiques, attitudes et représentations linguistiques en contexte minoritaire.

En effet, son équipe de chercheurs interprovinciale travaille actuellement à dresser un portrait linguistique actualisé des communautés francophones de l’Ouest canadien, qui comprend les provinces du Manitoba, de la Saskatchewan et de l’Alberta. En effet, malheureusement, le français de l’Ouest canadien n’a pas été autant étudié et décrit qu’en Acadie et en Ontario.

« Notre objectif est de connaître les différentes variétés de français de l’Ouest canadien, mentionne la cochercheure principale et professeure de français à l’Université de Saint-Boniface, Sandrine Hallion. Nous effectuons donc la description linguistique et la perception linguistique du français en milieu minoritaire. Nous désirons aussi créer un outil pédagogique, qui sera utilisé par le personnel enseignant de la Division scolaire franco-manitobaine. »

Français régional

Des corpus antérieurs à l’ARUC-IFO (2007) ont été utilisés, remontant jusqu’aux années 1970. Pour la création du nouveau corpus, dans le cadre de l’ARUC-IFO, les cochercheurs ont rencontré, notamment au Manitoba, pas moins de 80 personnes.

Avant même d’avoir terminé le verbatim des entrevues, qui est un travail long et ardu pour les chercheurs, car ils doivent s’assurer de retranscrire chaque mot et chaque expression, des différences sont déjà notables.

« Par exemple, Notre-Dame-de-Lourdes est un village qui a été créé à la fin du 19^e siècle, souligne Sandrine Hallion. Les colons qui s’y sont installés étaient originaires en très grande majorité de la France et de la Suisse. On s’aperçoit qu’il y a certaines caractéristiques propres à cette région, comme la prononciation, alors que le son « en » est prononcé comme en France. »

« D’autre part, la communauté de Bellegarde, en Saskatchewan, a été fondée par des Belges et on peut y entendre un accent plus particulier, note le cochercheur et professeur

associé à l’Université du Québec à Montréal, Robert Papen. La présence métisse influence aussi les accents dans les communautés, mais essentiellement, les francophones du Canada parlent un français qui se rapproche beaucoup de celui des Québécois ruraux. Il n’y a pas de grandes différences marquantes au niveau du français parlé des Canadiens français. »



ROBERT PAPEN.

Lorsque les chercheurs étudient les entrevues, tout est important, que ce soient l’accent, le vocabulaire ou même les erreurs de français. Ces éléments font partie des caractéristiques qui forment l’identité locale d’une langue.

« On subit le regard des autres, pris par cette infériorisation qu’on nous impose, alors que les variétés de français servent de marqueurs identitaires, conclut

Sandrine Hallion. La langue est importante pour l’identité, elle révèle ce que nous sommes et il n’y a pas d’identité plus importante que les autres. Mieux connaître sa langue, c’est réduire l’insécurité linguistique, de la position inférieure donnée par les autres. On comprend mieux certaines particularités et comment mieux gérer les conflits. »

Corpus

Afin d’effectuer leurs recherches, les cochercheurs du Manitoba, de la Saskatchewan et de l’Alberta ont dû amasser des extraits sonores d’entrevues pour créer un corpus significatif.

« Il s’agit d’extraits de français parlé, recueillis dans le cadre d’entrevues assez informelles, où les gens parlent librement, ajoute Sandrine Hallion. Les entrevues sont semi-dirigées et l’enquêtrice suit une grille de questions de manière plus ou moins constante. L’important, c’est de susciter du discours.

« Nous voulons voir les variantes et les différences du français d’une communauté à l’autre, poursuit-elle. Au Manitoba, nous avons ciblé quatre communautés; soit la région de La Montagne, qui comprend Saint-Claude et Notre-Dame-de-Lourdes, les régions de Saint-Jean-Baptiste, La Broquerie et Saint-Lazare. Nous les avons choisies parce qu’elles ont différentes caractéristiques comme la présence métisse ou les origines canadiennes ou européennes. »

L’objectif est de rencontrer 20 personnes (10 hommes et 10 femmes) par communauté, de deux groupes d’âge différents, soit de 40 à 60 ans et les plus de 60 ans.

« Nous avons ciblé des groupes d’âge pour le côté patrimonial associé au projet, note Sandrine Hallion. Nous voulons des gens qui ont vécu dans différentes réalités. »



PAULE BUORS.



MARCEL DRUWÉ.

Français.

Éducation et valorisation

Les chercheurs manitobains du volet de l'étude sur la variation du français dans l'Ouest canadien et ses pratiques, attitudes et représentations linguistiques en contexte minoritaire ont voulu utiliser les données récoltées afin de créer un outil pédagogique destiné aux jeunes de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM).

« Le projet s'inscrit dans une subvention qui favorise les échanges entre les communautés et le travail universitaire, explique la cochercheure principale et professeure de français à l'Université de Saint-Boniface, Sandrine Hallion. On a réfléchi à savoir comment on pourrait utiliser les données récupérées, qui servent à mieux connaître la diversité linguistique, et les utiliser pour servir la communauté. »

C'est ainsi que l'idée d'un outil pédagogique a fait son apparition.

« Depuis deux ans, nous tentons d'identifier des parties d'entrevues que nous pourrions amener en classe avec les élèves, qui pourraient ensuite en faire une analyse, une exploration du français, des idées et du patrimoine manitobain », note un collaborateur de la recherche et coordonnateur du cycle secondaire à la DSFM, Marcel Druwé.

Communauté

Outil pédagogique

Quelque 15 extraits d'entrevues, durant de deux à quatre minutes, ont été sélectionnés dans le corpus utilisé pour l'étude. Les extraits traitent de différents sujets ou problématiques, l'important étant la conversation.

« L'exercice pédagogique se déroule en trois étapes, explique le collaborateur du projet d'élaboration du document pédagogique, François Lentz. Premièrement, il y a une première écoute, où les élèves sont mis en contexte et reçoivent les explications. Il y en ensuite une deuxième écoute, qui est plus ciblée, et qui se concentre sur le fonctionnement de la conversation, à savoir les rôles des intervenants dans la discussion. Et finalement, il y a une proposition d'exercice, comme une recherche, sur le sujet discuté dans l'extrait sonore. Les jeunes sont invités, par exemple, à élargir une problématique ou à trouver des facteurs qui entrent en ligne de compte. »

La DSFM se réjouit de pouvoir compter sur cet outil pédagogique dès la rentrée scolaire 2013.

« Dans le monde de l'éducation, parmi les quatre volets, lire, écrire, écouter et parler, on fait beaucoup d'écouter et lire, indique Marcel Druwé. Pour ce qui est de la production, on en fait moins. Faire écrire et parler nos élèves en français, c'est un peu plus de défi.

« L'étude des extraits d'entrevue nous ramène à l'oral, permettant aux élèves non seulement de pratiquer leur français parlé, mais aussi de se conscientiser par rapport au français et le rôle qu'il a joué chez les Franco-Manitobains au fil des générations, ajoute-t-il. Il n'y a rien de ce genre là actuellement. »

« Plus encore que les notions pédagogiques, les jeunes ont l'occasion de s'approprier une thématique et de faire valoir leurs valeurs, mentionne une collaboratrice du projet de recherche et coordonnatrice à la francisation de la DSFM, Paule Buors. Avec ces exercices, les jeunes se connaîtront mieux en tant que francophones. »

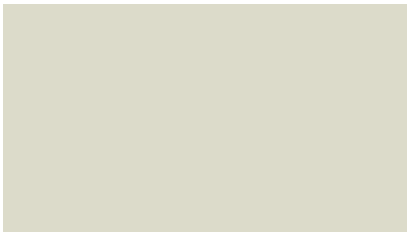
« Un des buts de l'outil pédagogique est la valorisation du français, ajoute François Lentz. Les jeunes doivent pouvoir prendre la parole à l'extérieur du contexte scolaire, avoir confiance et travailler autant sur l'oral que sur l'écrit. De plus, ça s'inscrit directement dans l'un des objectifs de la DSFM, qui est la construction identitaire. »

La construction identitaire sera d'autant plus encouragée puisque les extraits choisis seront des extraits locaux, avec la couleur et les accents de la région.

« Sur le plan pratique, l'outil pédagogique permettra aux élèves de prendre conscience des particularités du français et de ses variétés avant de l'étudier plus profondément sur un exemple concret », conclut Sandrine Hallion.



FRANÇOIS LENTZ.



Recherche



LOUISE LADOUCEUR.

Théâtre : miroir identitaire

La contribution du théâtre aux enjeux identitaires des francophones de l’Ouest canadien fait partie des préoccupations de l’ARUC-IFO. Ce thème fait ainsi l’objet d’une étude menée conjointement au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta. Les chercheurs espèrent découvrir notamment les impacts du théâtre sur les communautés francophones en termes d’identité, de patrimoine, de culture et même de langue.

En 1993, lorsque le dramaturge Marc Prescott a créé et présenté la pièce **Sex, Lies et les Franco-Manitobains**, il voulait lancer un message d’indignation à la communauté franco-manitobaine. Il s’agit d’une métaphore basée sur le cambriolage d’une jeune francophone par un anglophone, qui représente ce que la langue française a perdu au profit de la langue anglaise. De par ses référents culturels, cette pièce a été le reflet d’une société.

« Le théâtre reflète une image, positive ou négative, mais surtout, il permet de poser des questions, note la cochercheuse principale et professeure au Campus Saint-Jean de l’Université d’Alberta, Louise Ladouceur. Ces questions amènent des changements, tout en faisant rayonner la langue lorsqu’une pièce est présentée en contexte linguistique minoritaire. »

Quatre troupes théâtrales francophones sont ainsi présentes dans les provinces majoritairement anglophones depuis de nombreuses années. On retrouve entre autres le Cercle Molière et les Chiens de Soleil au Manitoba, L’UniThéâtre en Alberta ou encore la Troupe du Jour en Saskatchewan.

« Le théâtre est une forme d’art importante pour la langue française en milieu minoritaire et il y a des façons de l’utiliser afin de le rendre accessible à un plus grand public, mentionne Louise Ladouceur. Par exemple, avec l’utilisation des surtitres anglophones, qui sont projetés durant les pièces de théâtre. »



Vers le bilinguisme

De plus en plus, les francophones de l’Ouest canadien sont bilingues. C’est ainsi que la chercheuse Louise Ladouceur assiste à une montée d’une culture bilingue, qui complète la culture francophone.

« Les communautés linguistiques ne vivent pas en vase clos et elles gagnent à travailler ensemble, indique la chercheuse de l’Alberta. Par exemple, l’utilisation des sous-titres ludiques, comme il se fait à l’UniThéâtre, permet d’ouvrir ses portes au public et artistes anglophones, tout en présentant une pièce en français. Cette adaptation permet à la pièce de demeurer intacte, tout en gardant son esthétisme. »

L’utilisation du bilinguisme au théâtre est à l’image de la nouvelle génération de francophones et selon Louise Ladouceur, « ce n’est pas généralisé, mais les Franco-

Canadiens utilisent de plus en plus toutes les ressources linguistiques. Certains auteurs comme Marc Prescott n’hésitent pas à faire appel aux deux langues pour leurs pièces. Il n’y a plus de culture qui ne soit pas exposée aux autres, alors inévitablement elles s’influencent, notamment sur l’aspect linguistique.

« Les jeunes revendiquent leur bilinguisme, poursuit Louise Ladouceur. Dans une ère d’ouverture sur le monde, le bilinguisme représente non seulement un atout, mais il permet aux créateurs d’être près de la réalité. Il n’y a plus de malaise chez les parents francophones de voir leurs enfants être bilingues et utiliser couramment le français. En fait, c’est plus facile d’être francophone quand la définition de francophone est moins stricte. »

Déjà, les chercheurs remarquent des constats qui s’imposent d’eux-mêmes.

« Il y a des changements dans la façon de traiter l’identité francophone, indique la chercheuse franco-albertaine. Avant, les comédiens devaient jouer un français pur et non altéré. Dans les années 1970, le français parlé de l’Ouest canadien, avec ses accents locaux, a fait son apparition sur les scènes. Ainsi, les spectateurs ont pu commencer à s’identifier à ce qui se déroulait sur la scène. »



CHRISTIAN PERRON.



LISE GABOURY-DIALLO.

Théâtre

L'âme d'une communauté

Grâce à la recherche menée par l'ARUC-IFO sur la contribution du théâtre aux enjeux identitaires des francophones de l'Ouest canadien, les troupes de théâtre pourront valider ou infirmer leur rôle de transmetteur culturel.

La cochercheure Lise Gaboury-Diallo s'est penchée plus particulièrement sur la question du Festival théâtre-jeunesse (FTJ) du Cercle Molière à Winnipeg. Ce festival s'adresse aux élèves du cycle secondaire des écoles françaises et d'immersion qui sont invités à y présenter des pièces de théâtre créées pour l'occasion.

« J'ai effectué un sondage auprès de plusieurs élèves et enseignants ayant participé au Festival théâtre-jeunesse, explique la cochercheure et professeure à l'Université de Saint-Boniface, Lise Gaboury-Diallo. Le sondage comprenait quatre parties. Dans la première partie, les répondants devaient répondre à des questions telles que leur âge, ville et langue maternelle. Dans la deuxième partie, nous désirions connaître leur expérience au FTJ, s'ils ont fait de l'écriture, de la direction artistique ou de la mise en scène, ainsi que leur nombre de participations au FTJ. »

Pour ce qui est de la troisième partie, la cochercheure voulait savoir si l'expérience des jeunes au FTJ leur a permis d'améliorer leur français, par exemple au niveau de la grammaire pour ceux qui ont participé à l'écriture. « Finalement, la dernière partie du sondage est quantitative et non

qualitative comme les trois autres parties, explique Lise Gaboury-Diallo. Nous demandions aux sondés quelles pièces ils avaient vues et nous pouvions ensuite vérifier si elles ont été écrites par des auteurs de l'Ouest canadien. »

Il est primordial de connaître l'impact du théâtre dans une communauté linguistique parce que, selon l'ancien directeur artistique du théâtre du Cercle Molière, Roland Mahé, « le théâtre est l'âme d'une communauté et la représente. Par exemple, les pièces franco-manitobaines sont influencées par le multiculturalisme et elles ont un cachet qui rappelle les grandes plaines et les paysages à perte de vue. Nous avons, entre autres, pu lire ces influences franco-manitobaines et fransaskoises dans les romans de Gabrielle Roy ».

Les communautés reconnaissent d'ailleurs l'importance du théâtre pour le français en milieu minoritaire et le prouvent par leurs actes.

« Le cas du Cercle Molière est un bel exemple de mobilisation, explique Lise Gaboury-Diallo. Le nouveau théâtre du Cercle Molière, qui a été construit en 2010, est le fruit du travail de la communauté franco-manitobaine. Sans son appui et sa contribution, cet important projet n'aurait pas vu le jour. »



**FESTIVAL
THÉÂTRE
JEUNESSE**
du Cercle Molière

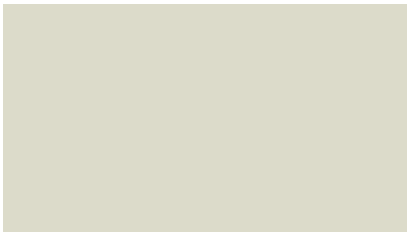
Jeune relève

Si les chercheurs ont voulu sonder les participants du FTJ, c'est que ces jeunes représentent la relève théâtrale des communautés francophones. Ce sont ces jeunes qui seront les prochains porte-parole et *leaders* de la transmission du français.

« Les troupes de théâtre universitaire comme les Chiens de Soleil sont très importantes, rappelle un partenaire de la recherche et responsable du Service d'animation culturelle de l'Université de Saint-Boniface, Christian Perron. Nous n'avons qu'à regarder les affiches des pièces des 20 dernières années et y retrouver les noms de ceux qui jouent ou qui sont impliqués au Cercle Molière aujourd'hui.

« Lorsque les jeunes terminent leur cycle secondaire, ils ne peuvent plus faire de théâtre parascolaire et ils n'ont pas assez d'expérience pour aller auditionner pour le Cercle Molière, poursuit-il. Les Chiens de Soleil représentent alors une excellente opportunité pour ceux et celles qui veulent continuer à faire du théâtre francophone. »

Communauté



Recherche



JEAN VALENTI ET LUC CÔTÉ.

Reflet d’une communauté

La culture médiatique est au cœur de la construction identitaire des communautés. C’est pourquoi l’ARUC-IFO a mené cette étude sur les représentations identitaires dans la culture médiatique de la communauté franco-manitobaine en milieu urbain.

« Nous nous sommes demandés comment les médias représentaient la francophonie manitobaine, indique le chercheur principal de l’étude et professeur de français à l’Université de Saint-Boniface, Jean Valenti. Nous nous sommes penchés sur tout ce qui est dans le cadre des médias et touche à l’enjeu identitaire sous l’angle des représentations. »

Le chercheur s’est intéressé au journal franco-manitobain *La Liberté*, précisément aux pages, *Dans nos écoles*, qui mettent en lumière les activités au sein des écoles de la Division scolaire franco-manitobaine (DSFM). « J’ai constitué un corpus d’environ six ans de publications et avec l’aide d’étudiants, nous avons pu identifier une certaine typologie, de grands symboles ou figures et je les ai vérifiés sur l’ensemble du corpus. »

Le chercheur s’est concentré sur les pages publiereportage *Dans nos écoles*, car elles s’inscrivent dans le mandat de construction identitaire de la DSFM.

Témoin de l’histoire

Pour le chercheur et professeur d’histoire à l’Université de Saint-Boniface, Luc Côté, le journal *La Liberté* représente le reflet de la communauté franco-manitobaine, qui a beaucoup changé au fil du temps.

« La création du journal *La Liberté*, en 1913, s’inscrit à une époque où émergent des journaux dirigés par des laïcs militants, qui se donnent comme mission de propager le message de l’Église catholique, qui se rapprochait des valeurs de la communauté », dit-il.

Les valeurs véhiculées marquaient une communauté qui se protégeait face à la menace d’une éventuelle assimilation

anglophone. Mais cette idéologie a fait place à une nouvelle manière pour les Franco-Manitobains de vivre leur francophonie.

« Pendant longtemps on parlait de survivance, mentionne Luc Côté. Il fallait faire attention pour ne pas être influencé par langue anglaise. Le sens du discours était que les gens devaient rester encabanés et isolés, mais peut-être que ça a permis une subsistance.

« Aujourd’hui, on parle d’affirmation, poursuit-il. On n’a qu’à voir les organismes impliqués dans l’économie ou l’évolution du Festival du Voyageur. Le journal a été témoin de cette évolution et est un acteur engagé qui prend les informations qui vont dans toutes les directions et construit quelque chose. »

Grands thèmes

Le chercheur principal a pu identifier quatre thèmes récurrents dans les pages *Dans nos écoles* : exploit, famille, français et engagement.

« Premièrement, il y a l’héroïsation de la jeunesse, explique Jean Valenti. Les chroniques tendent en effet à donner un statut héroïque aux élèves de la DSFM. De semaine en semaine, il y a des exploits, qu’ils soient sportifs, académiques ou culturels. C’est un peu comme si la communauté franco-manitobaine voulait prouver qu’elle peut elle aussi avoir des héros.

« Un autre thème important est la famille, poursuit-il. Ceci reflète bien les valeurs de la communauté franco-manitobaine. Le français occupe aussi une place importante dans cette rubrique. On rappelle l’importance du français par le biais des études, mais on réalise que les jeunes Franco-Manitobains ne se définissent pas nécessairement par le français, mais de plus en plus comme bilingues.

« Finalement, les pages rappellent à quel point la DSFM est engagée dans la cause franco-manitobaine, conclut-il. L’engagement est à tous les niveaux, dans l’administration, auprès de professeurs, des étudiants, des parents et même du personnel de soutien. »



GILLES LESAGE.



SOPHIE GAULIN.

Mémoires

Protéger notre mémoire

La recherche sur les représentations identitaires dans la culture médiatique de la communauté franco-manitobaine en milieu urbain permet non seulement d’étudier les représentations identitaires, mais aussi d’archiver et de numériser un important fonds patrimonial du Manitoba français.

« Nous avons des photos développées, datant de plusieurs années, qui étaient dans des classeurs, explique la directrice et rédactrice en chef du journal *La Liberté*, Sophie Gaulin. Nous n’en faisons pas usage, car elles n’étaient pas classées, répertoriées ou identifiées. Avec l’aide de l’ARUC-IFO et du Centre du patrimoine, nous avons pu préserver ces importantes photos, trésors de notre patrimoine. »

Le directeur général du Centre du patrimoine, Gilles Lesage se réjouit d’accueillir ces photos au Centre du patrimoine.

« L’ARUC-IFO nous a approchés pour le volet communautaire de leur recherche, dit-il. Ils recherchaient un produit qui sera utile pour la communauté, alors nous nous sommes entendus pour rendre les archives disponibles au public. »

Ainsi, les membres de la communauté franco-manitobaine ont accès aux archives photo numérisées du journal centenaire, assurant une

représentation photographique plus complète de l’histoire franco-manitobaine.

« Dans la collection de photos de *La Liberté*, il y en avait beaucoup des années 1970 et 1980 qui étaient documentées, explique Gilles Lesage. Mais on avait peu de photos d’avant 1960. Avec *La Liberté*, ça permet d’ajouter des informations qui vont rejoindre les événements importants, aux niveaux familial, communautaire et provincial. »

En plus d’être accessibles au public, les photos archivées de *La Liberté* seront aussi gardées en sécurité.

« Il ne faut pas jouer avec la mémoire, indique Sophie Gaulin. Le Centre du patrimoine a l’expertise pour bien conserver les photos, notamment avec des chambres pare-feu. Ces photos ont donc moins de risques de disparaître. C’est une source de richesse pour une communauté et une preuve qu’on a existé, une preuve de notre vie ici, de la vie des Franco-Manitobains et de tout ce qui s’est passé ici. »

« C’est certainement une façon de préserver les documents à long terme, mais aussi de s’assurer que toutes les informations qu’ils contiennent soient accessibles, ajoute Gilles Lesage. En plus, c’est une façon de rendre la transmission des informations plus efficace. »

Communauté

Long processus

Si l’archivage des photographies de *La Liberté* demande beaucoup de temps, c’est qu’il s’agit d’une démarche de plusieurs étapes nécessaires.

« Souvent, nous avons un peu d’informations avec les photographies, indique Gilles Lesage. Elles peuvent être déjà classées par noms, sujets ou dates, mais il nous faut un minimum d’informations pour faire une description préliminaire. Il y a aussi moyen d’aller plus loin, en retrouvant l’article associé à la photo dans le journal. Cela fournit un contexte pour la photo. »

Ce long processus permet cependant de faire parler la photo.

« La photographie permet de documenter la façon de vivre de nos ancêtres, de voir comment ils s’habillaient, comment ils se comportaient, d’avoir une idée de l’environnement dans lequel ils vivaient à l’époque, note Gilles Lesage. C’est un document qui va appuyer ou compléter l’information. Avec la rétrospective, ajouter une photographie rend le tout plus parlant. C’est très important pour ceux qui s’intéressent à l’histoire locale, à l’histoire des bâtiments. On découvre des vues de rues comme elles étaient à l’époque. Ça illustre bien ce qu’on peut avoir de la difficulté à dire.

« D’une certaine manière, observer les photos *La Liberté* est une façon de voir ce que le journal trouvait important dans l’histoire manitobaine poursuit-il. C’est aussi une perspective sur le journal. »

Ce projet démontre bien que l’étude effectuée par l’ARUC-IFO donne des résultats concrets à la communauté, mais elle permet à différents organismes de travailler ensemble. Ainsi, le Centre du patrimoine, l’Université de Saint-Boniface et le journal centenaire *La Liberté* ont su s’unir, au profit de la population franco-manitobaine.



ANDRÉ FAUCHON.



NATHALIE GAGNÉ.

Une question d'identité

Plusieurs chercheurs et partenaires de l'ARUC-IFO se réuniront dans le cadre du colloque multidisciplinaire intitulé **Les identités francophones de l'Ouest canadien : regards et enjeux** à l'Université de Saint-Boniface du 27 au 29 septembre 2012. Le colloque est organisé conjointement par l'ARUC-IFO et le Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et près de 70 chercheurs, professeurs et collaborateurs sont attendus.

Pour le vice-recteur à l'enseignement et à la recherche et président du comité d'organisation du colloque, Gabor Csepregi, il s'agit d'une belle occasion de s'interroger sur la question de l'identité.

« Au 21^e siècle, avec la mondialisation, l'identité peut amener des questions, dit-il. Les gens sont maintenant en contact avec de nombreux acteurs sociaux, de différents continents. Comment ces relations influencent, affaiblissent ou renforcent notre identité? C'est une problématique pertinente pour la communauté universitaire canadienne. »

La programmation sera chargée, mais aussi variée. Les organisateurs ont insisté afin d'inclure des activités impliquant la communauté.

« Le jeudi soir, il y aura une table ronde sur le théâtre au Centre culturel franco-manitobain, organisée en collaboration avec le Foyer des écrivains, à laquelle participeront Laurier Gareau, Eileen Lohka, Nadine Mackenzie et Marc Prescott », explique le coorganisateur du colloque CEFCO-ARUC, André Fauchon.

Puisque la programmation du colloque est imposante, les organisateurs ont dû offrir trois séances parallèles durant la journée de vendredi.

« Vendredi, il y a le volet linguistique et toute la question du français, de la francophonie de l'Ouest canadien, et de l'étude des variantes du français et du régionalisme, souligne André Fauchon. Il y aura aussi un hommage à Marguerite-A Primeau, une écrivaine de l'Ouest canadien, qui est décédée en 2011, pour souligner son travail de romancière. »

Les autres volets traiteront des médias, essentiellement du journal **La Liberté**, d'éducation, de littérature et il y un bloc appelé l'espace-langue, qui comprend des sujets variés, notamment le multilinguisme.

« Samedi, il y a deux tables rondes sur la question métisse, qui intéresseront certainement plusieurs personnes de la communauté », ajoute André Fauchon. Il sera entre autres question de l'affirmation de l'identité métisse sur la scène canadienne, et spécialement dans l'Ouest du pays.

« Finalement, la programmation comprend un volet sur le théâtre francophone de l'Ouest canadien, qui se conclura par une table ronde », souligne André Fauchon. Les chercheurs discuteront du rôle de l'art et de la culture dans la construction d'une identité.

Colloque majeur

L'Université de Saint-Boniface se réjouit d'accueillir cet important colloque, qui non seulement contribue à renforcer la réputation académique et communautaire de l'Université de Saint-Boniface, mais qui a été organisé en collaboration avec la communauté.

« À la Société franco-manitobaine, nous avons facilité l'identification de partenaires potentiels pour les différents volets de recherche, indique la directrice générale adjointe de la Société franco-manitobaine, Natalie Gagné. Plusieurs organismes (notamment les Chiens de Soleil, L'UniThéâtre, et la Division scolaire franco-manitobaine) ont été des partenaires actifs dans l'élaboration des recherches et ce colloque permet en quelque sorte de voir le fruit de cette collaboration. Les organismes pourront bénéficier des informations partagées et des résultats des recherches. Ce partenariat est très positif. »

Mais plus encore, Gabor Csepregi estime qu'il s'agit d'une occasion de créer des liens qui permettront de mettre en commun des connaissances.

« Les gens qui réfléchissent sur les mêmes thèmes se retrouvent et entendent les présentations des autres, dit-il. Cela crée des discussions, qui peuvent mener à des projets communs, comme la production d'un article ou d'un livre, ou encore à la réalisation d'un projet de recherche. C'est une étape très importante dans l'histoire de l'ARUC-IFO, qui en plus rejoint la communauté, conformément à la mission de l'étude. »

Colloque

MOT DE LÉONARD RIVARD, directeur de l'ARUC-IFO

L'ARUC-IFO propose de définir et de qualifier ces identités variées avec les communautés francophone de l'Ouest canadien afin de développer des outils favorables à la transmission du patrimoine culturel et linguistique ainsi qu'à l'épanouissement de ces communautés.



LÉONARD RIVARD.

C'est un programme multidisciplinaire national qui regroupe plus de 28 cochercheurs, provenant du Campus Saint-Jean de l'Université d'Alberta, de l'Université de Saint-Boniface, de l'Université du Manitoba, de l'Université de Regina, de l'Université de Saskatchewan, de l'Université de Calgary, de l'Université d'Ottawa, de l'Université du Québec à Montréal et de l'Université de Moncton. À cette précieuse collaboration, il faut ajouter les 60 étudiants et les 14 collaborateurs issus des communautés. Sans leur travail, expertise et dévouement, l'ARUC-IFO n'aurait pu atteindre de si grands résultats.

En plus du colloque à l'Université de Saint-Boniface, l'ARUC-IFO aura contribué à la création de 70 articles universitaires, 10 thèses de doctorat ou mémoires de maîtrise, trois livres, et plus de 100 communications lors de colloques ou congrès.

Finalement, des liens sincères se sont créés ou renforcés. Il y a certes les liens entre les chercheurs, mais il faut y ajouter ceux entre les communautés et les institutions. Une collaboration qui, à n'en point douter, profitera à la vitalité de la francophonie canadienne et continuera de faire briller les communautés francophones en minorité linguistique.

PARTENAIRES



Conseil de recherches en sciences humaines du Canada

Social Sciences and Humanities Research Council of Canada

